

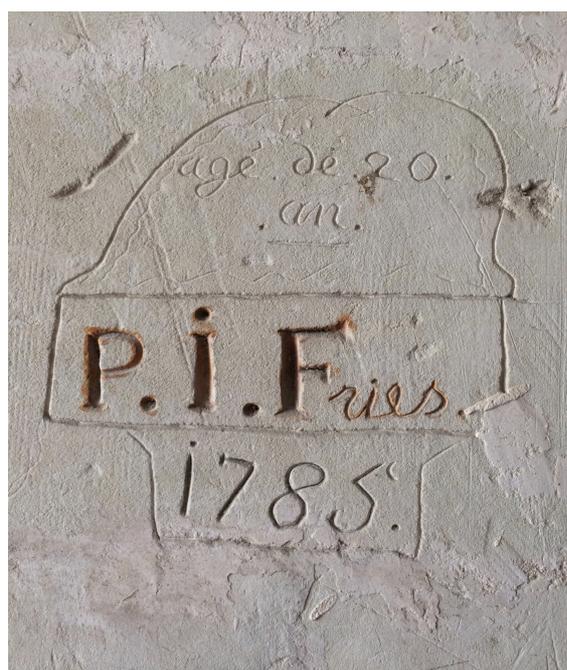
À Chambord

Olivier Baumont

Journal de résidence

Chapitre 1

Du mercredi 8 janvier au lundi 3 février 2014



Mercredi 8 janvier

Clavecin et valises y sont depuis hier, moi je pars aujourd'hui pour Chambord. C'est le premier mois d'une résidence double consacrée à la rédaction d'un livre sur la musique chez Saint-Simon et à la pratique de mon instrument.

Autour du château, on redessine les allées pour le public telles qu'elles étaient au XIX^e siècle et, dans la cour intérieure, on ravale le tuffeau des façades et celui de la lanterne centrale qui est la partie la plus haute de l'édifice. J'aime bien ces travaux, ce soin qu'on apporte au patrimoine.

On me donne les clés... les clés de Chambord. J'en ai quatre plus un passe. L'une d'elles ouvre une petite barrière de bois, peinte en blanc, située juste à l'entrée de la loggia du deuxième étage qui mène à mon appartement. Elle ressemble à celles que l'on trouve en bordure des jardins. L'appartement de résidence : jardin secret ?

Jeudi 9 janvier

Je vais chercher en fin de matinée une cafetière électrique dans les bureaux du service culturel. Au retour, mon ustensile sous le bras, je gravis cet escalier splendide qui va à la chapelle puis chez moi. Qu'y a-t-il de plus insolite ? Faire des choses banales dans un lieu d'exception ou l'inverse ?

Je fais sonner les premières notes du clavecin. Il n'est presque pas désaccordé malgré le transport avant-hier. L'acoustique ici est généreuse. Je joue le Prélude, Fugue & Allegro en *mi* bémol majeur, BWV 998, de Johann Sebastian Bach. Le manuscrit autographe titre joliment et en français : *Prelude pour la Luth. à Cembal.*

Au cours du déjeuner avec Yannick Mercoyrol, je lui dis que l'une des rares mentions sur Chambord dans les *Mémoires* de Saint-Simon est celle-ci, à l'année 1708 : « *Chambord,...* dont j'entendois toujours parler, et que je n'enviois pas ».

Vendredi 10 janvier

Commencer un livre ! « *C'est un métier que de faire un livre* » écrit La Bruyère au début de ses *Caractères*. Certes, mais c'est aussi un métier que d'écrire sur son art. Il m'énerve un peu La Bruyère aujourd'hui. Je rétorque en lui citant la phrase de François Couperin dans la *Préface* à son *Troisième Livre de Pièces de Clavecin* paru en 1722 à Paris : « *Je demande grace à Messieurs les Puristes et Grammairiens sur le stile de mes Préfaces : j'y parle de mon Art, et si je m'assujétissois à imiter la sublimité du leur, peut-être parlerois-je moins bien du mien* ».

Et toc.

Samedi 11 janvier

Je travaille la Suite en *la* majeur, BWV 832, de Bach. Au moment de la *Gigue*, je butte sur deux mesures à la main gauche un peu difficiles. Je me souviens alors d'un concert à

Londres où ces deux mesures n'avaient pas marché du tout. C'est drôle, ce concert qui me revient en mémoire par une fausse note. J'ai connu des madeleines plus délectables.

Dimanche 12 janvier

En faisant une visite de trois heures du château, je réussis à aller là où je rêve d'aller depuis que je suis arrivé. En ouvrant la porte-fenêtre qui se trouve derrière le fameux grand escalier au rez-de-chaussée, je peux accéder à ce côté du parc qui est fermé au public. Traverser un miroir, assouvir un plaisir de gosse, ce n'est pas si fréquent.

Lundi 13 janvier

Il est heureux ce moment où on lit à trois heures du matin sous sa couette. Il s'agit en l'occurrence d'une longue interview du pianiste Menahem Pressler avec une photo magnifique de lui à quatre-vingt dix ans : la musique personnifiée sans le *star system*, cinquante-huit ans de carrière et six mille concerts. Et quels concerts souvent !

Ici et à cette heure, le silence est inouï, luxueux.

Mardi 14 janvier

Ce matin, je parle avec les artisans qui ravalent – d'ailleurs magnifiquement – le tuffeau de la façade juste en face de mes fenêtres. Il y a parmi eux un jeune apprenti, garçon pasolinien comme égaré en pleine Sologne.

Mercredi 15 janvier

Entre deux séances de travail au clavecin, je vais voir le rez-de-chaussée du château : la salle du fils aîné de Louis-Philippe, puis la salle des Bourbons. La famille est là. Les portraits du fils de Louis XV, de Louis XVI, de Marie Antoinette, de Louis XVIII, de Charles X, et du duc de Berry, sont complétés par un tableau de la naissance en 1820 du duc de Bordeaux, bientôt comte de Chambord.

Le soir, j'écoute le Quintette pour piano et quatuor à cordes en *do* mineur de Louis Vierne composé pour la mort de son fils.

Jeudi 16 janvier

Je ne sors pas du tout aujourd'hui et travaille au dernier chapitre de mon livre sur Saint-Simon. J'ai choisi de commencer par la fin.

Il pleut constamment, j'aime ça.

Dans la nuit, un peu avant minuit, au moment de m'endormir, l'alarme anti-incendie retentit fort, très fort même, dans tout le château. J'évacue donc, comme on doit faire en pareil cas et je retrouve d'autres personnes en bas dans la cour. La sécurité nous rassure : il n'y a rien du tout, l'alarme est très sensible et le moindre petit changement d'atmosphère devant les détecteurs peut la faire se déclencher tout de suite.

Qu'est-ce que je peux bien faire en pyjama, un 16 janvier à minuit moins le quart, dans la cour du château de Chambord ?

Vendredi 17 janvier

Je donne ma conférence-concert sur Saint-Simon et la musique à la bibliothèque de Blois. Je joue des pièces de Jean Henry d'Anglebert et de François Couperin. Un monsieur vient me voir à la fin parce qu'il trouve que ce clavecin sonne bien, qu'il a un son magnifique, et qu'il est très expressif. Il est très gentil, très enthousiaste, mais n'imagine pas une seconde que je puisse être pour quelque chose dans tout cela. On met des années à chercher une belle sonorité et à trouver son propre *Art de toucher le Clavecin*, et l'on s'entend dire que l'instrument est beau. Après tout, c'est un compliment.

En rentrant au château vers 21 heures, il y a là, comme tous les vendredis à cette saison, un repas de chasseurs puis un concert de trompes au rez-de-chaussée devant l'escalier. Ce son énorme et somptueux se prolonge longtemps après que le sonneur a arrêté de jouer. Il fait très froid devant l'escalier et nous ne sommes que quelques uns à écouter. Je pense à la pièce de Louis-Claude Daquin, *Les Plaisirs de la Chasse*, que j'ai enregistrée avec Hugo Reyne il y a dix ans à l'Abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache. C'était la nuit aussi.

Pas d'alarme ce soir.

Samedi 18 janvier

Je me balade au bord du Cosson. Je choisis toujours le même banc au loin pour m'asseoir : celui des trois qui est le plus en face du château. Chambord est symétrique comme un visage, c'est-à-dire pas du tout. Un photographe devrait faire un montage avec les deux côtés droit puis les deux côtés gauche dont l'un des deux serait à l'envers bien évidemment. Quels faux Chambord aurions-nous alors ?

Je ne peux pas détourner les yeux de ce château. Chambord est une addiction visuelle.

Dimanche 19 janvier

En fin de soirée, je suis pris d'une inquiétude concernant mon planning de concerts aux États-Unis en avril prochain, croyant avoir fait une bévue de calendrier et accepté deux concerts en même temps, l'un ici et l'autre là-bas. Je me rassure en consultant précisément mes mails pendant trente minutes.

Je sors un moment sur la loggia. La cour est toujours éclairée jusqu'à minuit.

Lundi 20 janvier

Je vais visiter au premier étage central du château les appartements XVII^e et XVIII^e siècles et notamment celui de la princesse de Conti (la fille légitimée de Louis XIV et de Mlle de La Vallière) qui vient d'être restauré. Partout règne ce « *bon goût* » si cher à l'époque. Je viens de travailler dans Saint-Simon sur la princesse de Conti et son demi-frère Monseigneur (le grand dauphin, fils aîné de Louis XIV). La scène se passe à Meudon

le mardi 1^{er} décembre 1699 : « *Monseigneur, qui étoit à Meudon, y donna à dîner à Mgr et à Mme la duchesse de Bourgogne, et à leur suite ; Mme la princesse de Conti y dîna aussi, et il les mena tous à l'Opéra.* »

Mardi 21 janvier

La dame qui vient faire le ménage chez moi ce matin me parle de Pierre de Ronsard et me récite quelques bribes de poèmes. Elle me décrit aussi quelques châteaux peu connus proches d'ici.

Mercredi 22 janvier

À 19 heures, au moment où j'accorde sur mon clavecin le *ré* au dessus de la clef de sol du clavier supérieur, les cloches de l'église sonnent un *fa* dièse pour l'angélus. J'entends une belle tierce, presque pure ; heureuse connivence acoustique par delà les murs.

Jeudi 23 janvier

En fin d'après midi à Blois, Marc, l'étudiant espagnol qui est venu ce matin prendre un cours avec moi à Chambord me dit au revoir avant de reprendre son train. Il ne parle pas français et moi pas espagnol. Il me fait comprendre dans un anglais approximatif à quel point il a aimé cette journée : la longue leçon de ce matin, le déjeuner ensemble, la balade dans le parc puis la visite du château. Moi aussi, j'ai aimé cette journée avec lui. Cet instant devant la gare est court – une minute tout au plus – mais il est de ceux qui me permettent de comprendre pourquoi j'enseigne.

Vendredi 24 janvier

Cela fait plusieurs jours que je cherche, aujourd'hui encore je n'ai pas réussi à trouver un doigté satisfaisant pour les mesures 51 & 52 du *Canon per Augmentationem in Contario Motu* dans *Die Kunst der Fuge* de Bach. C'est agaçant à la fin.

Samedi 25 janvier

Venus pour le week-end, le violoniste Julien Chauvin et sa femme Marie qui est altiste me parlent des titres des pièces de clavecin de François Couperin : *Les Idées heureuses* et *Les Ombres errantes*. L'un de mes prochains disques va s'intituler *Les Ombres heureuses* en référence à deux jolies petites *Marches* de Michel Corrette qui s'appellent ainsi. On a des *Ombres errantes*, des *Ombres heureuses*, des *Idées heureuses*, il reste à trouver des *Idées errantes*.

Nous parlons aussi du trac avant les concerts. Nous évoquons ces techniques très sophistiquées de sophrologie et d'hypnose ericksonienne qui ne servent finalement qu'à retrouver une seule chose : le bonheur simple – premier – de faire de la musique.

Est-ce que les musiciens dont parle Saint-Simon qui jouaient pour Louis XIV chez Mme de Maintenon avaient le trac ? Quel mot employait-on pour le caractériser ?

Dimanche 26 janvier

À 15 heures, Pascal Quignard vient faire une lecture de certaines de ses œuvres. En nous disant bonjour, nous nous rappelons tous deux ce repas chez Michèle Reverdy avec Pierre Boulez, il y a une vingtaine d'années, qu'il raconte au tout début d'un de ses livres *Le Nom sur le bout de la langue*. Il fait entendre quatre musiques et lit autant de textes de lui. Au moment où l'on écoute un extrait du *Venus & Adonis* de John Blow, mon regard reste fixé sur ces têtes de cerf dorées apposées aux murs et que magnifie la lumière des deux seuls lustres allumés dans la pièce.

Il fait vraiment très froid cette nuit. Le vent souffle fort et se fait entendre à travers les huisseries de la fenêtre de ma chambre.

Lundi 27 janvier

Invité à déjeuner par Jean d'Haussonville avec Yannick Mercoyrol, je les écoute parler de Berlin où ils ont habité tous les deux et que je connais bien.

Pendant le trajet en voiture, je leur dis : « Je suis un résident heureux ».

Mardi 28 janvier

Comme chaque semaine, il faut que j'aille déposer mes sacs-poubelle en dehors du château, vers les écuries (d'ailleurs en ruine) du maréchal de Saxe. Depuis trois semaines, j'essaie non sans peine de me composer un air naturel pour traverser la cour et le parc avec mes détritrus. Ce n'est pas là l'aspect le plus pratique de la résidence, mais ce n'est pas le moins amusant.

Allégé, je reste ensuite me promener de ce côté de l'enceinte basse. Je pense aux murs du parc réparés et prolongés par Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII. François 1^{er} aura construit des cheminées qui vont vers le ciel et Gaston, un mur. Chacun ses rêves.

Mercredi 29 janvier

À 18 heures, à l'émission en direct à laquelle je participe pour la télévision régionale de Tours, je passe entre une spécialiste de distributeurs automatiques de boissons dans les gares, extraordinairement passionnée par son sujet, et un scientifique qui travaille sur les allergies aux poils de chat.

Au retour à Chambord vers 21 heures, je reste un moment seul dans la cour du château qui est illuminée. Enluminée même, pourrait-on dire. Certaines cheminées particulièrement bien éclairées ressemblent à ces lettres ornementales majuscules que l'on trouve dans les manuscrits anciens, ceux d'avant l'imprimerie.

Jeudi 30 janvier

Un ami, qui vient passer vingt-quatre heures ici, me fait remarquer lors d'un passage à la boutique du château que la carte postale de François 1^{er} coûte un euro et celle du comte de Chambord 30 centimes. Le comte de Chambord, Henry V, que n'a-t-il accepté de

régner avec le drapeau tricolore, à la chute du Second Empire. Son portrait se vendrait un euro maintenant.

Vendredi 31 janvier

Il y en a pourtant des millions à Chambord et de toutes les époques, mais depuis plusieurs jours, je suis spécialement intrigué par un graffiti qui est placé à l'embrasement de ma porte d'entrée du côté gauche :

agé . de . 20 .

. an .

P.Í. Fries .

1785 .

Les trois groupes de mots sont dans des cadres : celui du dessus est le plus gros et a la forme d'un chapeau, il indique l'âge ; celui du milieu est un rectangle horizontal dont la longueur est identique à celle du bas du chapeau, il indique le nom ; et enfin celui du bas est un autre rectangle plus petit que le précédent et placé bien au milieu, il indique l'année de la réalisation du graffiti. La présentation de l'ensemble donne l'impression d'une plaque officielle disposée sur le premier immeuble d'une rue. Les initiales « P. Í. F » sont plus grosses et incrustées plus profondément dans la pierre que le reste du texte. L'abondance des points surprend : sur le I majuscule des initiales du nom, sur le 1 de 1785, après chaque mot, et même entourant le mot « *an* ». En outre, ce dernier est souligné mais n'a pas d'« s », comme si ce soulignage et les deux points de chaque côté dispensaient de mettre le pluriel.

Qui est donc ce Fries qui, en 1785, veut laisser pour toujours la marque de son âge et de son nom dans le tuffeau de Chambord ? Il serait donc né en 1765. Que fait-il alors ici ? Travaille-t-il pour le duc de Polignac qui a la charge de gouverneur du domaine depuis le 29 janvier 1784 ?

Dans les Pages blanches du Loir-et-Cher consultées sur Internet, il n'y a aucun Fries répertorié actuellement.

Samedi 1^{er} février

Les instruments de musique savent très bien, et très régulièrement, se rappeler à notre bon souvenir pour nous dire qu'ils sont bien vivants, merci. Ce clavecin, impeccable depuis un mois, a fait des siennes hier soir. La corde du *do* dièse juste au milieu du clavier inférieur a cassé. Un ami et collègue qui habite près d'ici, Vincent Grappy, vient la changer ce matin ; sans elle, le concert tout à l'heure aurait été tout à fait périlleux.

À l'église de Montlivault, j'accorde à 17 heures – la nouvelle corde a tenu. J'ai froid comme rarement. La mairie a installé pour moi deux radiateurs électriques de chaque côté du clavecin, mais l'endroit est si vaste. Dans la sacristie c'est pire encore, il y fait à peine 10 degrés. Je choisis donc de rester sur scène devant les radiateurs de l'entrée des spectateurs au début du concert, de 18 heures à 18 heures 30. L'image est insolite,

incongrue : un musicien assis à son instrument, tournant le dos au public, recroquevillé sur lui-même, les mains et les pieds collés à un radiateur électrique, et la tête baissée pour sentir un peu d'air chaud sur le visage.

Ce récital Bach se passe bien, l'écoute attentive du public me touche. Au moment de la dédicace à la fin, une dame me dit que la musique de Bach est au delà de l'émotion. Je ne sais pas trop si j'aime cette remarque. Oui, peut-être.

Dimanche 2 février

Aujourd'hui, pour ces dernières heures à Chambord, je fais tout en double pour avoir deux journées en une, pour avoir une journée de plus ici : deux promenades, deux séances d'écriture, *etc.* On devrait pouvoir faire des clones de certaines journées.

Je ne fais pas de clavecin du tout. La nouvelle corde de *do* dièse peut bien casser si ça lui chante.

Le temps est incroyablement beau et rend l'idée même d'un départ un peu stupide.

Lundi 3 février

Je rentre à Paris aujourd'hui par le 17 heures 57 qui arrive à Austerlitz à 19 heures 22. À la gare de Blois, on m'annonce que ce train a une heure et demi de retard, « au moins » me dit un responsable. Je décide d'aller à Orléans par le 18 heures 02. Là, j'apprends que le train pour Paris que je pensais prendre est supprimé. J'emprunte alors le tramway pour aller aux Aubrais. Je récupère le 19 heures 55 qui arrive, enfin, à Paris à 21 heures 01, plus d'une heure et demi de retard après ce que j'avais initialement prévu.

Les citrouilles ne sont plus du tout ce qu'elles ont été.